

Michael Delisle, Jean Charlebois, Sylvie Nicolas

Yvon Paré

Numéro 155, automne 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72393ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paré, Y. (2014). Compte rendu de [Michael Delisle, Jean Charlebois, Sylvie Nicolas]. *Lettres québécoises*, (155), 35–37.



MICHAEL DELISLE

Le feu de mon père

Montréal, Boréal, 2014, 128 p., 17,95 \$.

Une enfance tout à fait saisissante

Un père mafieux qui connaît l'illumination avant de devenir un obsédé du Christ ; une mère dépressive qui, un jour, part vivre sa vie. *Le feu de mon père* de Michael Delisle touche droit au cœur. Il y a plus, cependant, dans ce récit terrifiant.



MICHAEL DELISLE

Michael Delisle a été amputé des mots dès sa naissance, de ces mots d'amour qui font l'enfant. Écrire pour lui est casser ce silence qui étouffe et nie l'existence.

Une phrase pour débarrer la porte. Je cherche, je ne trouve pas. Mon dépit ressemble à une déréliction : je me sens abandonné par la littérature, comme un toxicomane l'est par Dieu. On dirait que personne ne veut me donner le la pour avancer dans la suite de morceaux qui m'attend. (p. 9)

Il faut des mots pour repenser sa vie, s'inventer dans un texte. Des moments comme des trous dans la mémoire. L'écrivain *cosigne sa naissance* par la poésie pour évoquer Bruno Roy. Dire et être, éloigner le passé peut-être, se donner une voix. Toujours cette enfance obsédante.

Au fil des ans, j'ai fini par me fabriquer une version zéro : ma mère, dont la grande beauté à l'adolescence lui avait permis d'espérer mieux que mon frère et moi comme avenir, a appelé une gardienne pour aller montrer au monde son allure de star dans un bar-motel du boulevard Taschereau. Mon père est rentré plus tôt que prévu, étonné de trouver une gardienne. Quand ma mère est rentrée pompette, mon père l'a visée avec une arme de chasse en la sommant de lui dire avec qui elle avait couché. Devant le fusil armé, elle est allée me chercher pour servir de bouclier. J'ai pleuré un an et quand j'ai cessé de pleurer, tout est rentré dans l'ordre. C'est comme ça que l'ordre a commencé : avec mon silence. (p. 15)

Un fils dont la mère ne voulait pas et dont elle a cherché à se débarrasser en se jetant dans les escaliers pour provoquer une fausse couche. Elle tentera même de l'étrangler après sa naissance. Il s'accroche à cette mère pourtant, dort avec elle pour connaître une deuxième naissance, attirer son regard, provoquer un mot, une caresse, un instant de complicité.

Être adulte

Michael Delisle sera toujours en quête d'amour, de reconnaissance. Il écrira de la poésie pour respirer, croisera des femmes qui le marqueront : Louise Desjardins et Lise Tremblay. Il cherchera un père chez les hommes. Il faut toujours recoudre ce qui a été déchiré, retrouver le fil pour dire sa vie.

Comme poète, je profite à revivre ces silences mornes. Contrairement à cette idée qui veut que l'artiste se forme à l'expression, ma condition est davantage liée au silence qui m'a été imposé. C'est de n'avoir pas eu le droit de parler qui a fait de moi un écrivain. (p. 19)

Le poète se forge une existence en rompant le silence comme on rompt le pain.

Ce récit d'une totale franchise parviendra peut-être à faire accepter le désordre de sa tête et de son corps. Savoir que l'on n'a pas été désiré, aimé dans son enfance est peut-être la pire des calamités. Réussir à l'écrire, le dire à visage découvert est encore plus exigeant.

Un récit bouleversant, prodigieusement humain, touchant, implacable. Un texte qui hante, d'une stupéfiante intelligence.



JEAN CHARLEBOIS

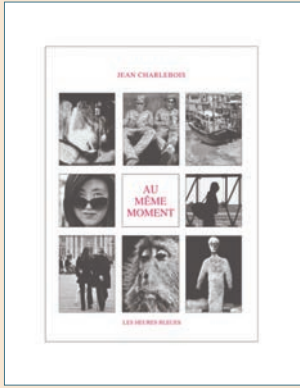
Au même moment

Saint-Lambert, Les Heures bleues, 2014, 158 p., 21,95 \$.

Le monde peut-il être sauvé par l'amour ?

La planète s'effrite, souillée par l'inconscience et la cupidité humaines. La mort pose ses mains partout. Il reste l'amour, la femme qui, peut-être, permet à Jean Charlebois de respirer et d'imaginer l'avenir.

Jean Charlebois écrit de la poésie pour son bonheur et sa désespérance, travaille comme rédacteur pour différentes entreprises. Ces travaux lui ont donné une conscience particulière du futur de la planète et des mutations qui nous frappent peu à peu. L'air, l'eau, la terre vont se dégrader et bouleverser les conditions de vie.



JEAN CHARLEBOIS

Le présent n'en a plus pour très longtemps, car, déjà, il pèse sur nous de toutes ses urgences et nous presse de nous aimer plus, avant la fin du monde. Rien de moins. Le présent, rien qu'à le voir, n'est plus éternel. Il suffit d'ouvrir les yeux! Le modèle a fait son temps. Certains diront même qu'il a déjà tout donné. (p. 13)

Il est rare qu'un poète s'attarde à la fonte des glaciers et aux changements climatiques. Jean Charlebois le fait magnifiquement dans des délires poétiques où il étourdit la femme qui ne cesse de le magnétiser et de l'interpeller. L'amoureuse à qui il s'accroche comme à un continent à la dérive. Une entreprise désespérée de survie, une sorte de complainte hallucinante.

Jean Charlebois nous propulse dans la beauté des mots et du langage.

Puis tout à coup beaucoup plus loin en arrivant vite toi tes hanches neige tes yeux de renarde argentée ta vaste vivacité qui m'ouvre grandes les pupilles ton clafoutis tes crèmes pour le corps tes mots repères tes orteils de diable ton riche écho et comme une intervention sans anesthésie tes mains dans ma tête pour reconstruire mes yeux sur la terre comme au ciel (p. 100)

Communauté

Conscience des inégalités, des bêtises et des obsessions humaines aussi.

Mes semblables ont besoin d'eau, de nourriture, de médicaments, de vêtements pour vivre. Pour vivre sans avoir l'air morts. La Terre est un site touristique prisé des riches. Les non-riches sont des bactéries en forme de bâtonnets, parasites des riches, qui leur servent à ouvrir des portes, à verser des scotchs ou à frotter de rutilantes voitures noires. (p. 37)

Ne sommes-nous qu'une conscience à la dérive dans l'espace, aspirée par un trou noir ?

— *Se pourrait-il qu'il y ait une espèce de vie parallèle à la vie qui nous pend au bout du nez? Parallèle à la vie que nous avons connue. Et est-ce que cette vie-là s'amuse à brouiller nos pensées de toutes sortes de folies pour simplement observer, voir, expérimenter?* (p. 39)

L'univers s'effrite, la vie ne peut être que dans un présent tronqué où il faut aimer pour exister dans les yeux de la femme, celle qui porte la vie.

Une poésie vivante, folle, surabondante, qui se retourne souvent sur soi pour s'accrocher à l'amoureuse, la vie dans ses espoirs, ses extravagances et ses beautés. Un chant désespéré et vivifiant. Jean Charlebois nous propulse dans la beauté des mots et du langage, le seul espace où il est possible de *respirer dans les yeux des autres*¹. L'avenir ne peut être que dans les mots de l'amoureux, l'élan qui pousse hors de soi et ramène à soi.

1. Allusion au recueil de poésie de Carol Lebel intitulé *Difficile de respirer dans les yeux des autres*.



SYLVIE NICOLAS

Les variations Burroughs

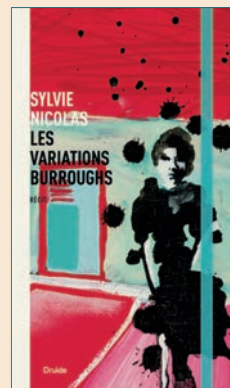
Montréal, Druide, coll. « Écartés », 2014, 176 p., 19,95 \$.

Une enfance marquée par la mort

Sylvie Nicolas s'attarde à ceux qu'elle aime et qui ont eu la mauvaise idée de mourir en laissant un gouffre derrière eux dans *Les variations Burroughs*. Des pages étonnantes dans lesquelles l'auteure cherche à recoller des morceaux de sa vie.

J'achève d'écrire ces pages qui tentent de retracer le trajet des sous-sols familiaux à aujourd'hui. Tu n'y trouveras pas de réponse, pas non plus de continuité, car je suis issue d'une suite de variations qui, comme les vagues des hautes mers gaspésiennes, s'entrechoquent et recrachent des fragments tapis dans leurs profondeurs. (p. 167)

Voilà qui cerne bien l'intention de Sylvie Nicolas. Une enfance, l'amitié et la disparition d'un frère qui l'obsède. Revenir



SYLVIE NICOLAS

dans son passé, refaire des parcours, s'attarder à des moments pour comprendre et reprendre son souffle.

Un autre frère a failli lui échapper. Des jours dans le coma. Elle l'a surveillé en noircissant des pages. L'écriture peut faire abdiquer la mort parfois, lui tenir tête.

Et ces moments qui font tout basculer. Le jeune frère revient un matin avec une boîte trouvée dans les rebuts. Des livres abandonnés, un monde nouveau pour la narratrice.

La boîte était lourde et, c'était vrai, tu avais vraiment trouvé ce qui allait faire basculer ma vie : Hugo, Shakespeare, Rimbaud, Maupassant, Lamartine, Saint-Denys Garneau, des anthologies, des livres d'histoire de la littérature, des recueils de poésie et des textes de théâtre. Petit chevalier d'épouvante sans épée, sans lance et sans monture, tu venais d'ouvrir par le centre le ventre d'un fabuleux dragon et d'en exposer le noyau fébrile qui n'allait plus cesser de s'agiter : ce désir insatiable de saisir ce qui remue en soi, dans le monde, et entre soi et le monde. (p. 59-60)

Des écrivains oui, des humains comme Burroughs qui a tué sa compagne un soir de beuverie. Des vies exemplaires ou des vies ratées ?

Des hommes admirables, obsédés par le réel et qui veulent savoir le monde.

Retour

Écrire pour guérir peut-être de ces deuils qui tordent le corps et l'esprit, revenir sur ces moments comme une vague qui éclabousse le rocher, se retire en laissant une douleur vive.

Quand la mort se tient tout près, certains mots, certains gestes, se vident de leur sens. Le temps s'enroule sur lui-même, le cœur ne reconnaît plus ses propres battements, la pensée s'égaré dans le moindre bruissement des choses. (p. 33)

Et cet amant, ce complice qui l'a abandonnée...

Je repense au lendemain de notre première nuit alors que tu enfilaies tes bas. J'avais lu quelque part qu'Einstein ne portait pas de chaussettes dans ses souliers et je te l'ai mentionné. Assis au bord du lit, tu t'es lentement retourné pour m'embrasser avant de retirer tes chaussettes. Pieds nus dans tes chaussures, tu as levé les bras, l'air triomphant, et nous avons rigolé comme des gamins. (p. 77)

Pourra-t-elle le ramener en lançant ses filets chargés de mots ?

Un récit étonnant qui oscille entre le présent et le passé, met le doigt sur les douleurs pour empêcher le corps et l'âme de sombrer. Une fidélité, un amour pour ses frères, un homme qui s'est éloigné en emportant son désir, sa manière de parcourir le jour. Un plaisir de lecture, un hommage à des écrivains qui ont changé sa vie. Toujours juste et fascinant.

INFOCAPSULE

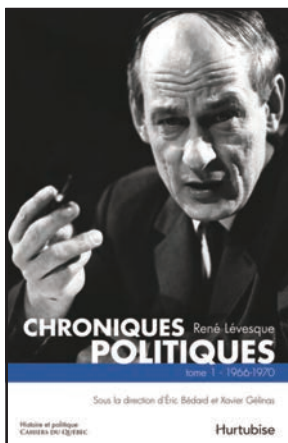
Est-ce la fin de *Nouveau Projet* ?

Connaissez-vous le magazine *Nouveau Projet* ? Il s'agit d'une revue qui fonctionne sans subvention et qui a fait sa marque dans ce qu'il serait convenu d'appeler la modernité progressiste grâce à une mise en pages soignée et novatrice. Le magazine *Nouveau Projet* s'est donné des objectifs précis : « Un magazine culture et société qui a pour raison d'être la publication de textes nouveaux, soignés et susceptibles de nous permettre de mieux comprendre les enjeux de notre époque et de mener une vie plus équilibrée, satisfaisante et signifiante. Catalyseur et point de rassemblement des

forces progressistes du Québec des années 2010, il cherche à susciter et à nourrir la discussion publique, tout en posant sur notre époque un regard curieux, sincère, approfondi. »

Or voilà que ce beau magazine risque de sombrer non pas à cause d'une mauvaise gestion, mais parce que son distributeur, Messageries de presse Benjamin, n'est plus en mesure de rembourser à *Nouveau Projet* les 60 000 \$ qui lui sont dus. « En janvier, dit le directeur de la revue Nicolas Langelier, Paul Benjamin avait été clair. Il disait fermer et assurait vouloir payer tous ses comptes. »

Paul Benjamin n'a pas tenu ses promesses. En fait, son entreprise croulait sous les dettes, qui s'élevaient à quinze millions de dollars ! En juin, Benjamin déclarait faillite et jetait *Nouveau Projet* dans l'impossibilité de poursuivre sa mission. Le seul recours du directeur de la revue ? L'appel à tous, pour que les fans de son magazine puissent le sortir du pétrin. Nicolas Langelier a aussi sollicité des mécènes, mais rien n'est acquis. Au moment où sont rédigées ces lignes, c'est-à-dire à la mi-juillet, le bateau était loin d'être à flot, mais Nicolas Langelier semblait plus serein avec trois cents nouveaux abonnés et quelques dons...



Les chroniques d'un homme engagé et d'un observateur chevronné.

CHRONIQUES POLITIQUES - tome 1 - 1966-1970

René Lévesque

 Également disponible en version numérique


www.editionshurtubise.com

